

Compte rendu, festival. Musique et Mémoire. Les 17 et 18 juillet 2015.
Résidence des Timbres : Proserpine de Lully, le Carnaval des animaux, La
Gamme...



C'est d'abord, ce vendredi 17 juillet 2015, dans la basilique Saint-Pierre de Luxeuil-les-Bains, devant le superbe buffet d'orgue XVII^e, **une version inédite de l'opéra Proserpine de Lully. La version est datée de 1682** (contemporaine du buffet baroque de l'orgue : encore une claire évidence de l'adéquation entre le lieu et le programme présenté). Le manuscrit est l'un des rares documents à préciser les instruments et leur partie respective. Ici, admirablement équilibré, l'instrumentarium comprend cordes (2 violons, clavecin, viole et violone), surtout l'éclat particulier du hautbois et de la flûte entre autres, sans omettre les percus (triangles, timbales). Il en découle une version colorée et dramatiquement expressive dont le découpage, réalisé par les Timbres offre un superbe aperçu d'une oeuvre maîtresse : *Proserpine*, opéra de la maturité de Lully (créé en 1680, après les sommets que sont *Alceste*, *Atys*, *Isis*, *Psyché II*, *Bellérophon* propres aux années 1670), et dans lequel, Louis XIV fait ses adieux à la Montespan, à la faveur de la nouvelle maîtresse et compagne du Roi-soleil, la Maintenon. Après *Proserpine*, Lully composera ensuite *Le triomphe de l'Amour*, *Persée* et *Phaéton*. Le compositeur y perfectionne encore ce chant français qui se chante aussi bien qu'il se dit, contemporain et égal des tragédies

de Racine. Les chœurs des suivantes de Proserpine, Cérès, en mère affligée et aimante (lamentation violente et destructrice clôturant le III), surtout Pluton (superbe rôle de basse grave et fébrile à la fois) se distinguent ; d'autant que ce dernier esquisse une relation avec Proserpine qui est superbement brossée par Lully et son librettiste Quinault (rien de moins) : la vraie profondeur de l'ouvrage se dévoile dans leur duo, d'une ineffable et juste sincérité. Alors que l'Orfeo monteverdien de 1607, fait paraître le dieu des enfers soudainement touché par le chant du poète thrace endeuillé, voici chez Lully, un Pluton amoureux, omniscient et spectaculaire mais

surtout touchant et maladroit, d'une fragilité inédite, d'une surprenante humanité ... (serait-ce Louis XIV irrésistiblement ému par l'intelligence et la présence de la Maintenon ? On peut aisément le supposer...).



Le rapport des instruments et des voix permet une lecture très aboutie de la théâtralité déclamée du Grand Siècle, sans que l'on perde ni l'esprit de solennité ni l'éclat suave de la partition originellement conçue pour un effectif plus important. A la superbe plasticité des musiciens sur scène répond aussi, selon la nécessité du drame, le chant des groupes instrumentaux et vocaux, placés sous la nef (parmi le public, et au delà, pour l'effet de résonance des chœurs infernaux, vers le chevet du vaisseau) : ce risque assumé de la spatialité illustre parfaitement la notion chère au directeur du Festival, idée motrice de laboratoire ou d'atelier où les interprètes osent tout pour l'intelligence finale. Les situations, l'enchaînement des épisodes, la noblesse comme le raffinement poétique du drame sont superbement défendus, toujours grâce à l'écoute et la complicité entretenues, favorisées sans ostentation par les 3 instrumentistes, piliers des Timbres.